



« ENTRE GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PATRIMOINE »

# Nouvelles de CHEZ NOUS

BULLETIN D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES DU QUÉBEC



Vol. 12, n° 10, octobre 2023

## Mot du président

**D**evons-nous parler de victoires ou plutôt de miracles quand nous nous rappelons l'existence de notre plus vieille église du Québec, celle de Notre-Dame-des-Victoires située dans le Vieux Québec, Place Royale?

En 1988, nos associations de familles y étaient représentées lors d'un défilé des ancêtres se déroulant après une petite célébration dans cette église. Cela se passait il y a 35 ans déjà.

Monument historique, l'église a reçu le nom de *Notre-Dame-de-la-Victoire* à la suite de la retraite de l'amiral anglais William Phipps en 1690. En 1711, elle fut renommée *Notre-Dame-des-Victoires*, après la dispersion de la flotte britannique commandée par l'amiral Walker, une partie de celle-ci s'étant échouée sur la Côte nord, comme nous le rappelions au dernier numéro, avec un texte signé Guy Paquin.

Il est d'ailleurs mentionné dans ce texte que la flotte comportait des effectifs qui s'élevaient à environ 12 000 personnes. Or, la Nouvelle-France ne comptait guère que 18 000 habitants en comparaison aux colonies anglaises habitées par 350 000 personnes.

Quand on prend ces chiffres en

compte, nous sommes forcés de penser davantage à un miracle qu'à une victoire. La Nouvelle-France n'avait alors aucune chance, les Anglais ayant décidé de mettre fin pour de bon aux escarmouches qu'ils essayaient régulièrement en Nouvelle-Angleterre de la part des Français d'ici et de leurs alliés autochtones. Nous



Michel Bérubé

pouvons affirmer en somme qu'ils avaient décidé de régler le problème une bonne fois pour toutes. Or, ce ne sont pas les troupes ou les milices d'ici qui les ont vaincus; c'est plutôt le fleuve Saint-Laurent lui-même, ce qui nous amène à penser en quelque sorte à un miracle.

Dans nos esprits, les événements de 1690 font davantage penser à une victoire, surtout en se rappelant la célèbre phrase du gouverneur Frontenac : « Je vous répondrai par la bouche de mes canons ». Il faut cependant se rappeler aussi que, n'ayant pas encore pris Québec à la mi-octobre, les Anglais ont craint le froid, lequel leur a précocement rappelé que leur flotte risquait d'être





coincée dans les glaces du Saint-Laurent. Ce pourrait donc être en somme le climat particulier du Québec qui a remporté miraculeusement cette première « victoire ». Notre plus vieille église aurait pu tout aussi bien alors être nommée Notre-Dame-du-Miracle.



Je me demande s'il ne faut pas de nouveau parler de miracle en ce qui a trait à l'Acte de Québec sanctionné le 22 juin 1774. S'il est alors décidé de révoquer la Proclamation royale de 1763, qui visait à assimiler la population canadienne-française sous la domination anglaise, c'est pour l'Angleterre par nécessité. Il était urgent d'acquiescer la loyauté de la majorité francophone d'ici alors que la Révolution américaine (1775 à 1783) était sur le point d'éclater. L'Acte garantissait même la liberté de croyance et la restauration du droit français. Paradoxalement, il y a là le début d'un Québec qui conservera comme traits distinctifs sa langue, son droit et sa religion. Autre paradoxe, l'Acte fut considéré comme odieux par les treize colonies britanniques qui virent là une raison de plus pour se retourner contre l'Angleterre. De nombreux loyalistes fuirent vers le nord, ce qui entraîna ensuite la division du Québec en Haut et Bas-Canada par l'Acte constitutionnel de 1791. La naissance de l'Ontario résulte également des décisions prises à cette période.

La carrière de Louis-Hippolyte Lafontaine représente un miracle tout aussi important. L'abbé Lionel Groulx raconte comment ce-dernier a permis de remporter une grande victoire canadienne-française en 1842 dans un opuscule intitulé *Vers l'indépendance politique*<sup>1</sup> qui date de 1942, donc à l'occasion du centenaire qui marque pour l'auteur, après 1774 et 1791, la 3<sup>e</sup> étape de *l'histoire de la cette conquête de nos libertés*. Pour y arriver, Lafontaine a dû se faire élire à Toronto parce que des bandits avaient d'abord, pour le compte de autorités, empêché son élection à Terrebonne par la violence. Il a ensuite placé le gouverneur Talbot dans une position intenable en s'alliant au progressiste Robert

Baldwin de la province voisine. Citons Groulx à ce sujet (page 30 de son document):

*Le 16 septembre, la Gazette officielle annonce la nomination de MM. LaFontaine et Baldwin aux postes de procureur général pour chacun leur province. Les deux hommes avaient gagné sur toute la ligne. Mesdames, Messieurs, quel coup de la providence! Quel revirement d'histoire dans le court espace d'un an! Chacun, dans les journaux parle alors de « révolution ».*

LaFontaine venait de deviner comment peut se pratiquer l'art des relations intergouvernementales dans le contexte canadien. Bien d'autres politiciens québécois sauront s'y adonner, avec parfois quelques résultats plus modestes. Il n'en reste pas moins que le Québec d'aujourd'hui semble résulter de véritables miracles, à la fois de nombreux coups de la providence, pour reprendre l'abbé Groulx, mais aussi de l'habileté de certains des dirigeants que nous avons eus depuis LaFontaine.

---

<sup>1</sup> Par *indépendance*, il est question ici de l'accès au *gouvernement responsable* à l'encontre de l'autoritarisme britannique que subit la colonie après la rébellion de 1840. C'est aussi cette indépendance-là que recherchait les patriotes d'alors et pas nécessairement celle dont il a été surtout question au cours des cinquante dernières années. S'il y a bien eu une déclaration d'indépendance en 1838, n'oublions pas qu'elle fut proclamée par Robert Nelson, dans l'État du Vermont, un leader patriote né à Sorel, mais d'origine américaine, comme beaucoup de Loyalistes qui s'établirent d'abord à Sorel, alors nommé William-Henry.



## Dans les nouvelles

Par Yves Boisvert

Bonjour à vous tous,

### Nouvelle vidéo de Michel Bérubé sur l'ADN

Pour ceux et celles qui ne l'ont pas encore vu, notre président, Michel Bérubé, a mis en ligne une vidéo à la fin du mois d'août intitulée : *La quête de nos lointains ancêtres*. Vous pouvez y accéder via le lien suivant <https://www.youtube.com/watch?v=DmghS-YtqLQ&t=3s>

Vous pouvez aussi voir la vidéo directement à partir de la page frontispice de notre site web [fafq.org](http://fafq.org).

### Loi 25 sur les données généalogiques

Une présentation en zoom aura lieu le lundi 16 octobre 2023 sur la loi 25. Cette présentation est l'œuvre de M<sup>e</sup> Serge Bouchard pour la Fédération québécoise des sociétés de généalogie du Québec. La présentation aura lieu de 13 h 30 à 16 h.

Pour y assister, il faut vous inscrire à l'avance. Pour se faire, utiliser le lien ci-dessous et suivre les directives à l'écran. C'est relativement simple. Toutefois, si vous n'y parvenez pas, demander à une personne qui est plus à l'aise avec les technologies de l'information. Voici le lien : <https://www.federationgenealogie.com/fr/activites-de-la-fqsg/detail/modernisation-de-la-protection-des-renseignements-personnels-et-la-loi-25/43380>

## Recette de soupe aux légumes d'automne

- **5 tasses** de bouillon de poulet dilué
- **3** carottes en rondelles
- **3 branches** de céleris hachés et les feuilles
- **1** gros oignon haché grossièrement
- **2 tasses** de chou vert, haché grossièrement
- Une tasse de maïs congelés
- **1 tasse** d'orge mondé
- **1 boîte** (19 oz/540 ml) de tomate en dés
- **Une pincée** de fine herbe de Provence
- **2 tasses** de jus de tomates
- Une cuillère à table de beurre
- Sel et poivre au goût

Bien rincer l'orge avant de l'utiliser.

Couper les légumes. Les ajouter dans le bouillon avec l'orge, les tomates, le jus de légumes et le reste des ingrédients.

Poivrer et saler au goût

Faire bouillir 1 heure, en brassant de temps en temps à feu mi-moyen. Vérifier souvent l'état de la cuisson.

À la fin de la cuisson, vous pouvez ajouter une tasse de petits cubes de patates qui vont cuire dans la soupe.

Bon appétit!



# Paul-Henri Hudon

## “DU BIN BON MONDE...!”

### Le drame de Lucie Bérubé

Lucie Bérubé VI est la fille de Basile Bérubé V de Rivière-Ouelle et de Charlotte d'Anjou, mariés à Rivière-Ouelle le 25 août 1806.

- Basile Bérubé descend de Jean Bérubé IV marié à Suzanne Lebrun, le 20 nov. 1775.
- Jean Bérubé IV est le fils de Jean Bérubé III et de Geneviève Miville mariés le 17-1-1746.
- Jean Bérubé III est le fils de Pierre II et de Geneviève Dancosse, mariés le 08-1-1706.

Notre Lucie Bérubé est née le 29 juillet 1807, l'aînée d'une brochette de 10 enfants. Lorsque naît le benjamin, en 1819, Lucie a 13 ans. Lucie Bérubé décèdera à Baie des Sables le 9-2-1890, âgée de 83 ans.

Lucie Bérubé a 20 ans quand elle épouse, le 6 novembre 1827, Augustin Gagnon, 29 ans, cordonnier à Rivière-Ouelle, fils d'Augustin Gagnon dit Belzile et d'Angélique Plourde. Augustin Gagnon (30 juin 1798, 26-1-1830) est aussi l'aîné des sept enfants de sa famille. Un premier enfant naît le 15 août 1828 baptisé Augustin. Une fille nommée Luce naît vers 1830 et un deuxième garçon naîtra posthume le 23 avril 1831, baptisé Edouard...

Or, un drame aussi inattendu qu'inexpliqué survient le 24 novembre 1830, en cette veille de la Ste-Catherine. Son jeune mari se suicide dans des circonstances que seule la mort pourrait expliquer. Le registre de la paroisse de Rivière-Ouelle raconte ainsi l'événement. Le 26 novembre 1830:

*“...a été par nous prêtre soussigné vu inhumér le corps de Augustin Gagnon, époux de Lucie Bérubé, suicidé l'avant-veille, comme il paraît par l'enquête faite sur le corps par Charles et Pierre Casgrain, écuyers et le dit Alfred Panet médecin, âgé de 28 ans...”*

Ce qui ajoute au mystère, c'est que le même jour a lieu une autre funéraille sur laquelle le registre de Rivière-Ouelle lève plus de questions qu'il n'en résout. Le 26 novembre 1830:

*“...a été inhumé le corps de Laurent Gagnon, journalier, époux d'Anastasie Emond, âgé d'environ 40 ans, décédé subitement avant hier, la nuit, à la suite d'une débauche, comme il appert par l'enquête faite sur le corps par Pierre et Charles Casgrain, écuyer, et Alfred Panet, médecin...”*

Ce malheureux Laurent Gagnon (13 mai 1785 - 26 nov. 1830), qui fut huissier un certain temps, avait en fait 45 ans. Il était le père de 11 enfants. Propriétaire d'un petit emplacement au 1er rang, acheté du menuisier Frédéric Aubut en 1809, il devait mener un train de vie plutôt très modeste. Laurent et Augustin Gagnon étaient cousins du 3e au 4e degré.

La tristesse de ces deux tragédies nous impose un silence respectueux sur la douleur de ces deux familles cousines Gagnon-Belzile, frappées au même moment par l'horreur d'un décès inutile.

Soulignons seulement que la période des années 1820-30 est marquée par une grande misère économique et morale dans la région. Les rendements agricoles médiocres ont poussé des familles à la porte de la famine et dans de lourds endettements. La “rouille” du blé, l'épidémie de la “mouche du blé” achèvent de ruiner ce que les gelées ou les sécheresses ont laissé pousser dans les champs. De graves disettes à Rivière-Ouelle en 1816-17. Un meurtre en 1823. Beaucoup de maladies contagieuses à Rivière-Ouelle: 114 décès en 1830. Une grave épidémie de choléra, dite “fièvre rouge” en 1821-22, suivie d'une autre en 1832-34 dans tout le Québec.

*On est quelqu'un dans un milieu, par son action sociale! Cyrille A. Deshaies*



### Paul-Henri Hudon...suite

En 1831, le gouvernement verse une somme de 512 Louis pour venir en aide aux nécessiteux de Rivière-Ouelle...

Revenons aux Bérubé. Nous nous rappelons qu'une grand'tante de Lucie Bérubé, du nom d'**Euphrosine Bérubé** (1760-1811) mariée à Jean-Baptiste Lévesque était décédée dans des circonstances dramatiques à Rivière-Ouelle le 5 avril 1811. (Cf: "Le Monde Berrubey" Vol 3, No. 3, Été 1991, par Paul-Henri Hudon). Dix-neuf ans plus tard, dans la même lignée familiale, un autre drame devait éprouver les Bérubé.

Euphrosine Bérubé laissait à sa mort 4 orphelins de 16 à 9 ans sur une terre de "...14 perches par 30 arpents au haut de la rivière, sur laquelle il y a une vieille maison en bois qui a besoin de grosses réparations; la cheminée tombant en ruines, les châssis étant mauvais et presque tous dévitrés, ainsi que les planchers de haut et de bas..." (Notaire A. Dionne 15-4-1811).

Quant à **Lucie Bérubé**, nous savons que son mari, Augustin Gagnon, avait acheté "une terre complantée en bois debout, située dans le village de St-Pierre (aujourd'hui St-Gabriel) au 6e rang le 4 juillet 1829 pour la somme de 17 Livres courant remboursable au taux de 6% par an." Cinq mois donc avant son décès tragique, Augustin contractait une dette envers Jean-Baptiste Roussel, marchand de Rivière-Ouelle. Cette terre voisinait celle de Basile Bérubé, son beau-père à St-Gabriel. (Not. Pierre Garon: 4-7-1829 et 28-12-1830). Le marchand n'hésite pas à se faire rembourser dès le mois suivant la mort d'Augustin Gagnon. C'est Basile Bérubé, père de la veuve Lucie Bérubé qui se charge du paiement en remboursant la totalité de la dette: 17 Livres.

Mme Thérèse Villeneuve de Pointe-au-Pic nous faisait part, dans une lettre personnelle, que le fils de Lucie, né posthume, Edouard Gagnon, deviendra l'ancêtre du curé Gagnon de Port-Daniel et l'arrière grand père du cardinal EDOUARD GAGNON, résidant à Rome. Merci à Mme Villeneuve de nous avoir signalé ces faits de la petite histoire "bérubérienne".

En effet, Edouard Gagnon, le fils né posthume d'Antoine Gagnon et de Lucie Bérubé, épousera **Marie-Césarie Bérubé**, fille d'Augustin et de Marcelline Paradis en 1856. Douze enfants naîtront de ce couple, dont **Augustin Gagnon** (1857-1922). Cet Augustin, ordonné prêtre le 24-11-1883, sera curé de Port-Daniel en Gaspésie de 1884 à 1900. On le voit ensuite en 1902-03 à Bryan, Texas, Etats-Unis; en 1905, il était curé de Solon Springs, Wisconsin, E.U. Il quitte la cure de St-Louis (Superior) au Wisconsin en janvier 1918 pour revenir au Canada.

Paul Gagnon (1874-1935) aussi fils de Edouard Gagnon et de Césarie Bérubé sera notaire à New Carlisle, puis à St-Octave de Métis.

Georges Gagnon, un autre fils de Edouard Gagnon et de Césarie Bérubé épouse Victoire Ouellet. Georges est le grand père du cardinal Gagnon. Un de leur fils, Joseph-Etienne Gagnon épouse Anne-Marguerite Joncas; ce sont les parents du **cardinal Edouard Gagnon**, né le 15 janvier 1918.

Le cardinal Edouard Gagnon fut supérieur du séminaire de St-Boniface, supérieur provincial des Sulpiciens, évêque de St-Paul, Alberta en 1969, recteur du Collège Pontifical Canadien à Rome, nommé archevêque en 1983, élevé au cardinalat en 1985. Eminente personnalité des familles Gagnon-Belzile et Bérubé!

Paul-Henri Hudon #1067

*Ne croyez pas que les enfants seront reconnaissants si leurs parents ne leur ont pas montré.*



## Votre cousin lointain du Perche!

(NDLR : Monsieur Jean-François Loiseau est le concepteur et blogueur du site Internet Perche-Québec – [www.perche-quebec.com](http://www.perche-quebec.com) – d'où depuis douze ans il partage les résultats de ses recherches avancées des liens qui unissent Fortin et autres patronymes ancêtres, ainsi que plusieurs personnes publiques, tous venus de l'ancienne province du Perche, datant d'avant la révolution française. Il est particulièrement fier de son lien à Julien Fortin dit Bellefontaine.)



80ème anniversaire de la  
mère de J-F - 2018

Adolescent, je suis tombé dans la généalogie et je n'en suis toujours pas ressorti après plus de 35 années. Je ne remercierai jamais assez ma professeure d'histoire au collège de Nogent-le-Rotrou, capitale historique du Perche. Elle m'a inoculé le virus de la recherche de mes ancêtres et ainsi permis de découvrir que mon histoire familiale est liée à celle du Québec.

Né en 1966 à Mamers, ville limitrophe du Perche située dans le département de la Sarthe, j'ai vécu mon enfance à Vaunoise, petit village percheron ornais. C'est en l'église Saint-Jacques de Vaunoise le 13 janvier 1644 que fut baptisé Pierre Trottier, fils des pionniers Jules Trottier et Catherine Loiseau. Le Premier ministre du Canada Justin Trudeau est un descendant de Pierre Trottier. Bien que portant le patronyme Loiseau, je n'ai pas pu **établir un lien de parenté avec Catherine** Loiseau dont on ignore l'ascendance.

En revanche, après de nombreuses heures passées aux archives départementales de la Sarthe et de l'Orne et dans les mairies de ces départements, à consulter les registres paroissiaux et actes d'état civil, c'est finalement à Saint-Cosme-en-Vairais, commune située à la bordure du Perche, dans le nord-est du département de la Sarthe et limitrophe avec le département de l'Orne, que j'ai pu relier mon histoire personnelle à celle des pionniers qui émigrèrent du Perche au XVIIe siècle pour fonder la Nouvelle-France.

Une première étape fut la découverte dans mon ascendance de Marie Fortin, baptisée le 26 octobre 1718 à Champaisant, mariée à Vincent Thibault le 4 février 1740 dans cette même paroisse, et décédée le 19 avril 1761 en la paroisse Saint-Cosme de Saint-Cosme-de-Vair. Marie Fortin, fille de Jean Fortin et Magdeleine Blanchard, est la petite-fille de Marin Fortin, baptisé le 13 avril 1626 à Saint-Cosme, et de Marie Durand.

Les paroisses Champaisant et Saint-Cosme sont rassemblées depuis le 1er janvier 1965 au sein de la commune de Saint-Cosme-en-Vairais, née de la fusion de Saint-Cosme-de-Vair, de Champaisant et de Contres-en-Vairais. Cette commune comptait 1997 habitants au recensement de 2015.

Puis une autre Marie Fortin, fille de Marin Fortin et Marie Durand, est apparue dans une branche parallèle de mon arbre **généalogique**. Elle est née le 22 février 1675 à Notre-Dame-de-Vair (paroisse réunie à celle de Saint-Cosme en 1790) et s'est mariée le 5 juillet 1695 avec Jacques Ménager à Champaisant.

Sachant que Saint-Cosme-en-Vairais était un des principaux foyers d'émigration percheronne vers le Québec au XVIIIe siècle et que Julien Fortin, ancêtre maternel direct de Madonna, en était originaire, j'ai alors déployé une énergie folle pour chercher un possible lien de parenté entre Marin Fortin et le pionnier Julien Fortin dit Bellefontaine.



Après avoir consulté tous les registres disponibles, c'est finalement l'analyse graphologique de la signature de Marin Fortin qui m'a permis de découvrir que le pionnier Julien Fortin et Marin Fortin étaient cousins germains. Simon Fortin, leur grand-père paternel, est décédé en août 1617 à Notre-Dame-de-Vair à l'âge de 42 ans. J'étais donc un descendant à la 10<sup>e</sup> génération d'un cousin de Julien Fortin dit Bellefontaine.

Fort de cette découverte, j'ai voulu en savoir plus sur l'histoire de ces pionniers percherons. En 2007, je décidai de partager le fruit de mes recherches en créant le site Internet [www.perche-quebec.com](http://www.perche-quebec.com). Ce site décrit l'aventure des pionniers percherons qui migrèrent vers le Québec au XVII<sup>e</sup> siècle au travers des généalogies de leurs célèbres descendants, comme Madonna et Céline Dion. Au fil des ans, les généalogies de Justin Trudeau, Fabienne Thibeault, Jack Kerouac, Angelina Jolie, Jim Carrey – et j'en passe – sont venues enrichir le site ainsi que de nombreuses photos et vidéos sur le Perche.

Depuis 2017, je suis membre du conseil d'administration de l'Association Perche-Canada qui a pour objet de renouer et d'entretenir les liens entre les habitants du Perche d'aujourd'hui et les descendants des émigrants partis de la province vers la Nouvelle-France. Perche-Canada perpétue le souvenir de cette page d'histoire par des recherches, des animations, des voyages et par de nombreuses commémorations.

Si j'habite Paris depuis bientôt 30 ans, c'est avec plaisir que je retourne régulièrement dans le Perche pour visiter ma famille; une de mes cousines habite l'ancien presbytère de la paroisse de Champaissant, près de l'église Saint-Médard (XII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), partiellement inscrite au titre des monuments historiques depuis 1927.

Deux autres églises sont toujours visibles sur la commune de Saint-Cosme-en-Vairais; l'église Saint-Cosme-et-Saint-Damien (XI<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle) d'origine romane située au coeur du village et l'église Saint-Augustin (XV<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles) dans le hameau de Contres. L'église de la paroisse Notre-Dame-de-Vair a été détruite après la révolution française.

Si vous passez par Saint-Cosme-en-Vairais, Maurice Fortin, habitant et représentant de cette commune au sein de l'Association Perche-Canada, se fera un plaisir de vous guider sur les traces de vos ancêtres cosméens.



*Église St-Cosme et St-Fabien*



*Noces de Patrick Loiseau,  
frère de Jean-François*



*Charles de Gaulle à St-Cosme  
en Vairais - 1965*

**Tiré de :** *Le Fortinfo* de l'Association des Fortin d'Amérique, no 37, octobre 2020, pages 7 et 8.



## Marc-Aurèle Fortin, artiste peintre

**N**é le 14 mars 1888 à Sainte-Rose et décédé le 2 mars 1970 à Macamic, Marc-Aurèle est l'un des plus grand peintre de l'histoire du Québec et du Canada. Son œuvre est entièrement consacrée au paysage (surtout rural), et démontre son goût pour la nature somptueuse et généreuse.

### Biographie

Après avoir étudié les rudiments de la peinture avec deux peintres québécois, Ludger Larose et Edmond Dyonnet, Marc-Aurèle Fortin se rend à l'Art Institute of Chicago pour parfaire son art. Il revient au Québec en 1912. Au cours des six années suivantes, se dessine chez l'artiste un style nouveau, une transformation du paysage.

En 1918, il aborde pour la première fois la technique de l'aquarelle. En 1920, apparaissent ses aquarelles lyriques aux arbres troués. Sa maîtrise de l'aquarelle ne le satisfait pas, il l'abandonne temporairement. De 1922 à 1927, il peint des ormes démesurés où se dissimulent d'humbles demeures. En 1929, il expose à Chicago aux États-Unis, une autre exposition suivra l'année d'après à Pretoria en Afrique du Sud. En 1935, il se rend en France et dans le nord de l'Italie, où il exposera régulièrement.

Il revient au pays après 1935 et son style s'est transformé. À la poésie et la naïveté, succède la puissance des tons intenses et vibrants.

Au cours de sa carrière, Fortin explore certaines régions du Québec et réalise des œuvres inspirées de ses voyages à Québec, l'île d'Orléans, la région de Charlevoix et de la Gaspésie.

En 1936, Marc-Aurèle Fortin révèle son esprit innovateur. Il conçoit une technique qui consiste à peindre sur des fonds gris « pour décrire l'atmosphère chaude des ciels du Québec » et sur des fonds noirs pour « intensifier la relation entre l'ombre et la lumière ». En 1939, il expérimente l'aquarelle rehaussée de crayon et de pastel à l'huile. Il s'adonne aussi à l'estampe et grave près de 60 plaques. Il expose à la galerie L'Art français à partir des années 1940.

En 1950, l'artiste découvre la caséine (détrempe à base de lait). Il brosse des tableaux d'une puissance remarquable jusqu'en 1955. C'est la fin de sa prolifique carrière, la maladie le mine. Il confie à son gérant près de 2 000 tableaux dont plusieurs prendront le chemin du dépotoir. En 1959, il reprend ses pinceaux, mais il ne produit plus rien de remarquable. Jusqu'en 1967, l'artiste griffonne de mémoire des paysages au crayon feutre.

En 1966, il perd complètement la vue. Un ami, René Buisson, l'installe au sanatorium de Macamic en Abi-tibi, où il meurt le 2 mars 1970, aveugle et amputé des deux jambes.

Depuis mai 2007, on peut admirer une importante collection des œuvres de Marc-Aurèle Fortin au Musée des beaux-arts de Montréal. La Fondation Marc-Aurèle

Fortin a remis l'ensemble de sa collection, une centaine d'œuvres, à cette institution.

Il n'existerait, selon Guy Robert, aucun nombre précis de la totalité de la production de Marc-Aurèle Fortin. Cet auteur établit toutefois des approximations sur les renseignements qui lui ont été donnés par ses recherches. Ainsi il dénombrerait parmi toutes les œuvres produites du peintre, quelque 2 000 huiles sur un total de 8 000 œuvres, en comptant une production de 3 œuvres par semaine.

### Tiré de :

Wikipédia

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Marc-Aur%C3%A8le\\_Fortin](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marc-Aur%C3%A8le_Fortin)

**NDLR** : lorsque l'on songe qu'un tableau de Marc-Aurèle Fortin fut vendu pour la somme de 170 000 \$ en 2019, il faut se demander combien de millions de dollars se cachent dans un site d'enfouissement...

Il confie à son gérant près de 2 000 tableaux dont plusieurs prendront le chemin du dépotoir.

# CARNET DU PATRIMOINE

## LA VIE D'UN MILITAIRE COMME LAZARE

Dans cette chronique, je vais tenter de décrire l'état du gouvernement militaire de la Nouvelle-France. Les forces en présence, l'organisation de la milice et les réalités de la vie des paysans et militaires dans le quotidien et du « vivre ensemble » !

### 1- LES SOLDATS DE LA MARINE VERSUS LA MILICE

La vie militaire au 18<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-France a évolué énormément au cours de cette période. La séquence qui m'intéresse le plus sont les années 1744 à 1760 avec l'arrivée de notre canonier bombardier Lazare Bolley en 1752.

Au Canada, l'intendant ne se mêle pas des procédures de recrutement; son droit de regard se limitant aux dépenses pour les équipements et la subsistance, comme pour les troupes régulières rémunérées par le Roi de France dont faisait partie notre ancêtre Lazare Bolley. Comme la Compagnie des Canoniers bombardiers fait partie des troupes régulières, il est assujéti à la chaîne de commandement régulière.

Mais il y a aussi l'effort de défense des paysans qui sont en très grande majorité des « Canadiens », c'est-à-dire nés en Canada et non des français ! On la nomme « milice coloniale » et se présente comme une organisation incomplète! Sans structure administrative supérieure en propre, elle est en quelque sorte amalgamée aux



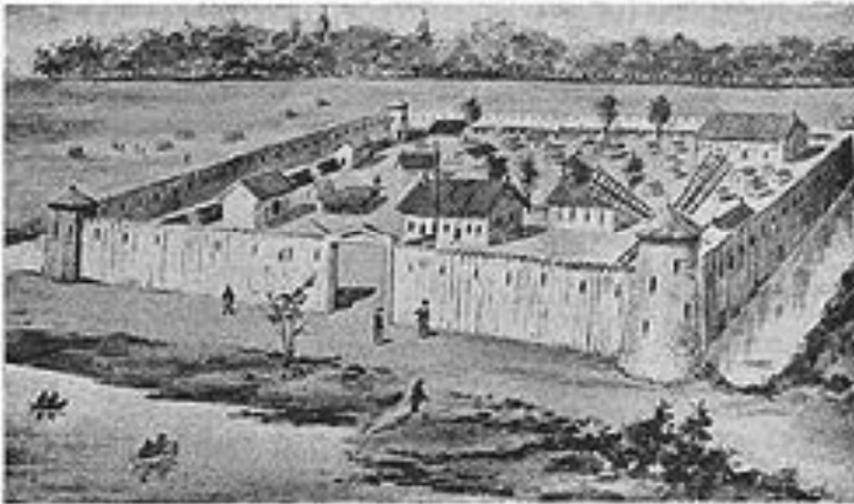
*Capitaine de milice en Nouvelle-France*

troupes de la Marine, régie par le même état-major, commandée par les mêmes officiers. Il y a bien des colonels de milice dans les villes, des majors ou commandants de milice dans les côtes, mais de toute évidence ces dignitaires n'ont aucune fonction utile. Selon Louise Dechêne grande historienne : « les textes n'en font jamais men-

tion ». Les ordres des gouverneurs qui se sont succédés à cette période, les critiques des observateurs, s'adressent toujours directement aux capitaines des paroisses, confinés pour les besoins du service dans leurs rôles d'agents recruteurs.

*Notes : Ça me fait penser aujourd'hui à la sécurité publique qui a un pouvoir très mitigé! En théorie la milice est assujettie aux directives du gouverneur en place et non au commandement militaire en temps régulier.*

Autre singularité de la milice canadienne : elle n'est pas réglementée. Pas d'ordonnances militaires donc pour orienter; il y a néanmoins des usages, des règles informelles qui entourent les services militaires des colons de 1744 jusqu'en 1759.



Un peu d'histoire : la responsabilité de l'entraînement des milices avait été confié vers 1711 au commandant et au major des troupes de la Marine qui devaient faire des revues deux fois l'an, visiter les armes et voir à ce que les habitants apprennent l'exercice militaire. Après la mort du commandant en 1714, l'intérêt fléchit et ne renaît qu'au début des années 1730. Dorénavant un major de Québec parcourt les côtes (paroisses et villages de la vallée du St-Laurent) de ce gouvernement pour enseigner les manœuvres et touche 200 livres par année, pour couvrir 45 paroisses de la juridiction; les plus éloignés ne reçoivent pas souvent sa visite ! À l'annonce de la déclaration de guerre en 1744 (l'Angleterre contre la France) ça inclut aussi les colonies, quatre officiers au lieu d'un, sont affectés à ce service. Mais les administrateurs doivent avouer de toute évidence que ces

promenades dominicales sont insuffisantes.

Aucune notion disciplinaire et que 5 000 hommes ou presque sont à moitié armés ! Même les citoyens de Québec n'ont pas été préparés. En 1747, on appelle aux milices urbaines pour garder des prisonniers britanniques. Il est vrai que la plupart, paysans âgés sans expérience militaire ne favorisait pas les anciens soldats nouvellement établis dans les paroisses. « Question de budget, on sait qu'ils n'étaient pas rémunérés mais nourris ! » Malgré ces lacunes il y a dans toutes les paroisses des miliciens capables d'enseigner les manœuvres, sans compter tous les soldats et sous-officiers des troupes réglementaires logés parmi eux qui veulent se rendre utiles.

Donc après la messe dominicale, l'exercice militaire redevient une pratique courante et les jeunes qui vont à la guerre sont un peu mieux préparés que leurs aînés. C'est dans ces années que les attaques anglaises ont commencé à s'intensifier sur les forts français établis tout au long du Mississippi et de la Louisiane.

Anecdote : Entre les troupes excitées et maladroites de l'Ile de Montréal qui poursuit les assaillants agniers en 1747 et les bataillons de la milice des années 1759-1760, il y a un travail de formation de longue haleine qui tranche avec le début des formations ! 10 - 12 ans d'expérience de plus !!!

Selon Louise Dechêne historienne, les historiens de la Nouvelle-France n'abordent pas cette question militaire. Sans doute parce qu'ils associent implicitement l'entraînement militaire aux parades et aux batailles rangées des armées européennes et croient que les milices n'ont pas besoin d'exercices pour être efficaces dans ce genre de guerre pratiqué en Amérique. C'est faux la différence, il faut savoir tirer juste, il faut savoir quand tirer !

Comme l'armée régulière doit absolument grossir ses effectifs pour être capable de faire face à



**Fort Duquesne**

l'agression grandissante; elle doit se marier avec la milice et le mariage est douloureux ! On parle d'un commandement de **4, 10 ou 20** hommes par compagnie de milice. Pour lever 50 hommes on fait appel à 12 paroisses !

Par exemple à Québec, les vieilles paroisses peuplées comme Château Richer, Charlesbourg, Lévis, ou celles de l'Ile d'Orléans n'ont qu'une ou deux grosses compagnies 120 ou 160 miliciens.

Néanmoins, les officiers recruteurs de l'armée régulière font le tour des paroisses et recrutent parmi la milice locale que quelques hommes ici et là pour ne pas inquiéter la population. Comme l'explique le gouverneur Duquesne à un de ses officiers, les 1 400 miliciens qui monteront au lac Érié en 1754 viendront de partout et la colonie ne s'apercevra guère de ce mouvement. Ce n'est qu'à la toute fin de la guerre, sous la pression des événements, lorsque les officiers des troupes ne peuvent plus multiplier les recrutements dans les paroisses, que l'on voit les hommes d'un village venir en corps rejoindre l'armée avec un officier de milice à leur tête.

Bref lorsque des troupes partent en mission dans les forts éloignés l'armée est divisée en différents groupes :

1<sup>er</sup>) Les soldats de l'armée régulière et/ou troupes de la Marine (dont fait partie notre ancêtre Lazare Bolley).

2<sup>e</sup>) Des volontaires : surtout dans les villes et qui

sont des bourgeois, d'anciens militaires et des officiers retraités. Ces volontaires touchent une rémunération pour leurs services.

3<sup>e</sup>) Milices : qui proviennent de partout dans les paroisses et ne sont pas rémunérés.

4<sup>e</sup>) Des domiciliés : ce sont des Amérindiens vivant dans les villages de la vallée du St-Laurent, à proximité des établissements français.

5<sup>e</sup>) Des alliés : qui sont des Amérindiens de la région des Grands-Lacs surtout, mais aussi des Micmacs des côtes de l'Atlantique.

La plupart des bataillons sont sous les ordres d'officiers français de la Marine comme le capitaine Le Mercier qui commandait notre soldat Lazare .

Parfois les conscrits qui sont déterminés à rester chez-eux et qui en ont les moyens, se font remplacer par des substituts (remplaçants) qui monnaient leur engagement. La plupart de ces remplaçants sont des marginaux de la ville. Donc notre ancêtre Lazare Bolley en a connu des gens de tout acabit lors de ces missions dans des forts lointains !!

Mais la grande majorité de ces canadiens conscrits ont la capacité d'aller en course avec les Amérindiens , de marcher en forêt, de vivre à la dure et d'attaquer à l'improviste, qui a fait la réputation de ces soldats canadiens. La colonie compte probablement autant de bons officiers canadiens. L'usage veut que les commandants des postes éloignés amènent leurs fils avec eux pour apprendre les langues et coutumes des alliés. Cette initiative fait hâter l'obtention d'un commandement futur !

## **2 - LA PRÉPARATION ET LE DÉPART POUR LES FORTS LOINTAINS**



*Fort Duquesne*

On rassemble les soldats de la milice venus des paroisses, ensuite l'armée prend en charge le transport par eau jusqu'à Montréal. La revue générale a lieu au point d'embarquement. Ceux destinés aux postes des pays d'en haut ont rendez-vous à Lachine sur un terrain où plus d'un millier d'hommes peuvent camper aisément. Ceux que l'on dirige vers le lac Champlain sont rassemblés selon les années, à Chambly, à Sainte-Thérèse ou à Saint-Jean-sur-Richelieu. Viennent ensuite l'inspection des armes et une évaluation sommaire des aptitudes physiques pour éliminer les individus qui sont manifestement inaptes. Par exemple on met beaucoup de soin à trier les 162 miliciens envoyés à l'assaut du fort Bull en février 1756 et les officiers qui commandent les expéditions de ce genre ont intérêt à participer à la revue. Il faut souligner que les officiers sont tous de l'armée régulière de la Marine (comme Le Mercier entre autre).

On passe en même temps en revue les soldats des compagnies franches de la Marine (comme notre soldat Lazare Bolley) qui participe à la même compagnie mais les Amérindiens ne sont pas présents. Les Alliés indigènes ont leurs propres cérémonies de départ plus rapide dans leurs villages. Ils attendent que le détachement soit près de la frontière ennemie avant de les rejoindre. Les miliciens reçoivent leur équipement,

des vivres pour plusieurs jours et lorsqu'ils partent pour une mission précise, ils sont regroupés en « brigades », soit de grosses unités plus ou moins encadrées. Par exemple, les brigades qui vont construire des forts dans la région de l'Ohio en 1753 et 1754 (c'est le cas ici de notre canonier bombardier Lazare Bolley), comptent 80 à 100 hommes, dont une minorité de soldats des troupes de la Marine, un sergent ou caporal et rarement plus d'un officier à la tête. Parmi les centaines de guerriers de diverses nations alliées ces soldats et miliciens ne peuvent que se sentir dépassés. La durée du service varie selon les lieux et les années, rarement moins d'un an

dans les postes éloignés.

N.B. À Fort Duquesne, les travaux de construction ont lieu entre le 13 août 1753 et le 27 novembre 1754 et du 24 mars au 27 août 1755 (réf: archives de la ville de Montréal, Fonds BM7, coll. Gagnon, dossier 31)

La ration quotidienne du soldat dans les garnisons comprend ordinairement une livre et demie de pain, de biscuit ou l'équivalent en farine, quatre onces de légumes secs, quatre onces de lard salé ou huit onces de bœuf. Selon les ressources, l'intendance peut apporter de légères modifications. Dans les postes éloignés les garnisons ont souvent les moyens de varier le menu. Le tabac et l'eau-de-vie ne sont pas distribués de façon automatique à la troupe, mais les commandants ont des provisions qu'ils distribuent aux moments opportuns. Chaque soldat transporte toutes ses provisions (environ de dix à quinze jours de provisions). Compte tenu du poids du fusil et du reste de l'équipement, les hommes refusent de se surcharger. Un officier remarque que ceux qui font la route à **pieds** en prennent le moins possible, jeûnent les derniers jours et arrivent affamés au Fort Duquesne. On mise en route sur le gibier, le poisson et les fruits de la forêt et cela ralentit la marche mais c'est mieux que de marcher le ventre vide !

Les forts de la Nouvelle-France ont à peu près tous la forme d'un carré irrégulier de 50 à 60 mètres de côté flanqué de quatre bastions. Au 18<sup>e</sup> siècle, les pieux ont été remplacés ou renforcés par des murs de maçonnerie, de pièces de chêne équarries ou d'une combinaison des deux. Dans l'enceinte, le corps de garde et les autres logements militaires, les entrepôts de munitions et de marchandises, un hôpital parfois, la poudrière, la boulangerie, la forge, des étables et un potager entourent la place d'arme. La subsistance de ces petits groupes ne dépendait pas entièrement des vivres fournies par l'intendance. Ils avaient les produits du jardin, des volailles, des vaches et des cochons et, surtout, le gibier et le poisson frais vendus par les indigènes des alentours.

Les miliciens conscrits ne participent pas à la vie du fort de l'Ohio. Rassemblés en grand nombre, astreints à des tâches pénibles et urgentes, ils campent à l'extérieur des murs dans de très mauvaises conditions. Ils sont employés à compléter les ouvrages défensifs, monter la garde et, plus rarement, participer à des missions de reconnaissances. Tous sont installés près du fort, en vue les uns des autres, prêts à intervenir en cas d'attaque (Notre soldat Lazare lui est canonnier bombardier et fait partie de l'armée du Roi donc il vit à l'intérieur du fort). Le fort Duquesne fait face à une frontière non occupée militairement, depuis la défaite de Braddock en 1755 aux mains des Français dont notre ancêtre Lazare Bolley ! Bref notre ancêtre revient à Québec après cette aventure et c'est là qu'il fait la connaissance d'une jeune fille orpheline de nationalité belge du nom de Marie Lanclus; ils se marient à la basilique de Québec et le témoin à ce mariage est le capitaine François de Mercier en 1758. De cette union naîtra un fils unique JACQUES BOLLEY !!

## CONCLUSION

On retrouve par la suite à Beauport, près de Québec, où sont rassemblés quelques 13 000 combattants, miliciens pour la moitié, de juin à septembre 1759. Derrière les berges retranchées, le camp couvre les prés et les terres labourées sur une longueur de 10 kilomètres entre les rivières Saint-Charles et Montmorency. Au centre, les maisons, dont les fenêtres ont été transformées

en embrasures pour la mousqueterie et l'artillerie, forment avec les redoutes une rangée continue autour de laquelle on a distribué les différents corps de troupes. Dans certains manuscrits le corps de troupe du capitaine Le Mercier aurait été cantonné au croisement de la rivière Saint-Charles et du fleuve Saint-Laurent; donc l'on peut présumer que notre Lazare Bolley canonnier y était !

N.B. J'ai tenté par cette chronique de mettre le lecteur dans la peau de tous les intervenants guerriers du temps de notre ancêtre. Il s'agit essentiellement de la période de 1750 à 1759. En faire un résumé n'est pas si simple ! Par exemple je n'ai pas parlé de la maladie, de l'hygiène et des conflits au sein même des troupes dans les forts. Les miliciens « conscrits » n'avaient pas la même mentalité que les soldats comme Lazare qui pour eux la chaîne de commandement faisait partie de leur « ADN » tandis que les miliciens qui quittaient leur foyer, leur famille et leur côte (village) pour aller « marcher au feu » combattre comme des soldats alors que dans leur « ADN » ils étaient des paysans. La très grande majorité des miliciens étaient des canadiens français nés en Canada tandis que les militaires de carrière étaient des français d'origine !

N.B. Dans le prochain Bolley, je vais vous parler de Jacques Bolley fils de Lazare qui lui est vraiment un « CANADIEN » né en Canada; de sa vie sur la côte Sud avec sa mère.

Votre chroniqueur Yvon

RÉFÉRENCES : Edition Boréal—Louise Dechêne, *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le régime français*.

-Les Officiers des troupes de la Marine au Canada (1683-1760) Marcel Fournier (sous la direction).

**Tiré de :** Yvon Beaulé, *Le Bolley*, bulletin publié par l'Association des descendants de Lazarre Bolley Été 2023, numéro 69, novembre 2021

**VOYAGE en France**  
Sur les traces de vos **ancêtres**

**Du 11 au 24 mai 2024**

**5 788 \$ par pers.\***

(Occupation double - Taxes incluses)

Occupation simple : ajouter 1 400 \$

\* Condition : groupe de 30 personnes minimum, sinon 360 \$ additionnel pour un plus petit groupe (entre 25 et 30)

**Date limite pour RÉSERVATION :**  
**15 octobre 2023**

Pour la programmation détaillée :



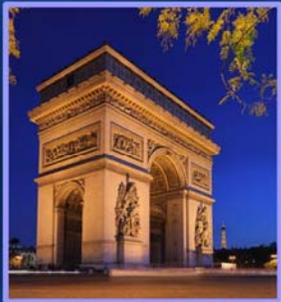
<https://audetditlapointe.ca>

Pour information et questions :

**VOYAGES**  
Globe-Trotter

**Lina Audet**  
418-529-7717

[lina@voyagesglobetrotter.com](mailto:lina@voyagesglobetrotter.com)



Thouars



Puy du Fou



La Rochelle



St-Malo



Saint-Pierre-de-Maulais



Manoir Jacques-Cartier



Mont Saint-Michel



Château de la Loire



Le Perche



## ROD GILBERT

1941 - 2021

Par Michel Gilbert

**La majorité de nos membres qui ont plus de 60 ans, ont certainement connu ou entendu parler de Rodrigue Gilbert, ancienne grande vedette des Rangers de New-York des années 1970, décédé le 19 août dernier.**

Un des buts de notre association de familles est de promouvoir les recherches généalogiques et de produire des documents sur la généalogie et l'histoire des familles Gilbert. Une recherche généalogique m'a permis de retrouver les origines de Rodrigue Gilbert. (Source : ANCESTRY, BMS 2000, PRDH)

Il est de la 8<sup>ème</sup> génération de l'ancêtre Charles Dupuis dit Gilbert marié à Marie-Angélique Brunet le 13 novembre 1741 en l'église de Sainte-Foy. Le couple s'établit par la suite à St-Joseph de Beauce en 1742.

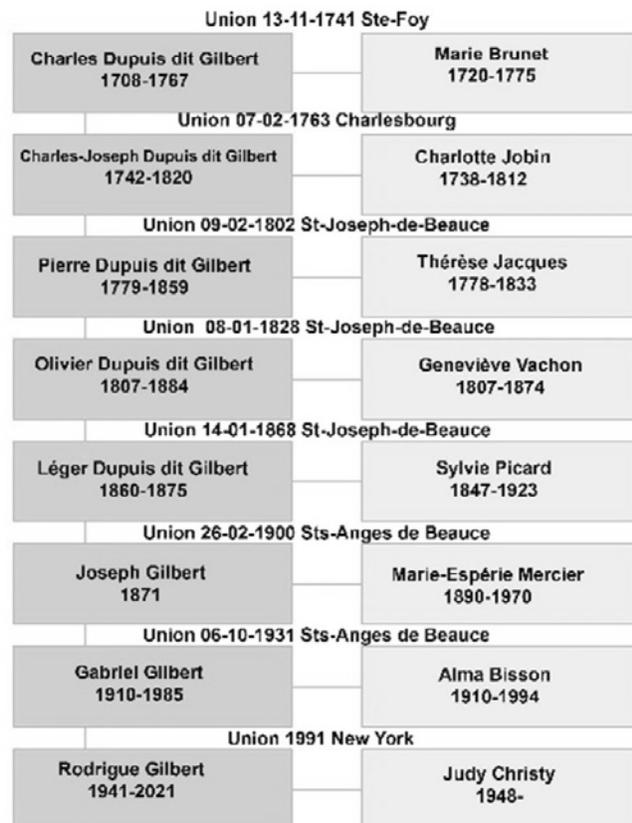
Dans le programme souvenir du 300<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée du premier GILBERT fêté en 1946, on mentionne que le premier enfant du couple baptisé **Charles-Joseph** est né à Québec le 21 septembre 1742. Charles-Joseph est donc de la deuxième génération de **Rodrigue Gilbert**.

On peut aussi y lire dans le programme cette très belle citation : **« 1742, départ pour St-Joseph de Beauce. Charles-Joseph, confortablement installé dans un sac de loup marin et sur le dos de son père, fit le long voyage de Québec à St-Joseph. »**

Charles-Joseph de la deuxième génération épouse Charlotte Jobin à Charlesbourg le 7 février 1763. Âgée de 24 ans, Charlotte est de 4 ans son aînée.

Nous pouvons imaginer que ce devait être tout un périple en plein hiver partir de Saint-Joseph de Beauce traverser le fleuve et se rendre à Charlesbourg. Lors de son mariage Charles-Joseph a reçu de son père une terre de 3 arpents de front par 40 arpents de profondeur.

Pour les lecteurs qui s'intéressent à la généalogie, je vous présente un tableau patronymique de l'arbre généalogique en ligne directe de Rodrigue Gilbert.



J'ai fait une recherche dans les registres paroissiaux et j'ai appris que son père Gabriel à son mariage avec Alma Bisson en 1931, pratiquait le métier de forgeron et demeurait à Saint-Eusèbre-de-Stanford (qui devient plus tard la paroisse de Princeville). C'est dans cette même localité que naît Rodrigue le 1<sup>er</sup> juillet 1941. Il est le quatrième d'une fratrie de cinq enfants.

Ses parents déménagent à Pointe-aux-Trembles, près de Montréal lorsque Rodrigue est encore très jeune. Rodrigue a commencé son développement comme joueur de hockey au Collège Roussin avec les frères du Sacré-Cœur et par la suite, les parties des lignes mineures se jouaient à l'aréna Roussin. C'est à cet endroit qu'il se lie d'amitié avec Jean Ratelle, dont la famille vient de déménager de Saint-Félicien au Lac-Saint-Jean. C'est quand même exceptionnel que les deux amis vont se suivre dès le hockey mineur et ensuite le junior pour se retrouver plus tard avec les Rangers de New-York.

Je vous présente ci-après le cheminement de la carrière de Rodrigue Gilbert.

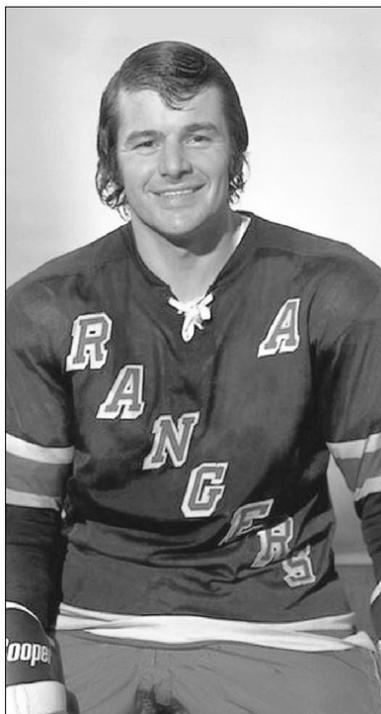
Rodrigue Gilbert a commencé sa carrière en jouant son hockey dans la ligne de hockey junior de l'Ontario où les Rangers parrainaient en 1957, une équipe junior A,

les Biltmores de Guelph. Un recruteur des Rangers, Yvan Prud'homme avait conseillé à ses patrons d'embaucher deux jeunes hommes soient Rodrigue Gilbert et son ami Jean Ratelle. L'organisation du Canadien de Montréal souhaitait l'accueillir au sein du Canadien junior de Hull-Ottawa, mais les possibilités d'obtenir un poste à Guelph dont l'équipe était en reconstruction, lui semblaient meilleures.

Deux saisons plus tard, avant le début d'un match, il glisse sur des débris sur la patinoire et tombe sur le dos. Il se brise alors la cinquième vertèbre et pour réparer les dégâts, les médecins lui enlèvent un bout d'os de sa jambe pour ressouder les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> vertèbres entre elles. Cette blessure importante ne l'empêche pas de revenir sur la glace.

Il joue un premier match hors-concours avec les Rangers en novembre 1960 et marque alors son premier point dans la grande ligne mais ce n'est que la saison 1962-63 qu'il devient un joueur régulier. Celui que l'on surnommait Mr. Ranger, a passé les 16 saisons de sa carrière dans la ligne nationale avec les Rangers de New York.

En 1065 maths, il a obtenu 406 buts et 615 passes, ce qui lui a permis de voir son chandail numéro 7 être retiré par les Rangers en 1979.



Saison	Équipe	Ligue	Saison régulière					Séries éliminatoires				
			PJ	B	A	Pts	Pun	PJ	B	A	Pts	Pun
1962-1963	Rangers de New York	LNH	70	11	20	31	20	-	-	-	-	-
1963-1964	Rangers de New York	LNH	70	24	40	64	62	-	-	-	-	-
1964-1965	Rangers de New York	LNH	70	25	36	61	52	-	-	-	-	-
1965-1966	Rangers de New York	LNH	34	10	15	25	20	-	-	-	-	-
1966-1967	Rangers de New York	LNH	64	28	18	46	12	4	2	2	4	6
1967-1968	Rangers de New York	LNH	73	29	48	77	12	6	5	0	5	4
1968-1969	Rangers de New York	LNH	66	28	49	77	22	4	1	0	1	2
1969-1970	Rangers de New York	LNH	72	16	37	53	22	6	4	5	9	0
1970-1971	Rangers de New York	LNH	78	30	31	61	65	13	4	6	10	8
1971-1972	Rangers de New York	LNH	73	43	54	97	64	16	7	8	15	11
1972-1973	Rangers de New York	LNH	76	25	59	84	25	10	5	1	6	2
1973-1974	Rangers de New York	LNH	75	36	41	77	20	13	3	5	8	4
1974-1975	Rangers de New York	LNH	76	36	61	97	22	3	1	3	4	2
1975-1976	Rangers de New York	LNH	70	36	50	86	32	-	-	-	-	-
1976-1977	Rangers de New York	LNH	77	27	48	75	50	-	-	-	-	-
1977-1978	Rangers de New York	LNH	19	2	7	9	6	-	-	-	-	-
<b>Totaux LNH</b>			<b>1 065</b>	<b>406</b>	<b>615</b>	<b>1 021</b>	<b>508</b>	<b>79</b>	<b>34</b>	<b>33</b>	<b>67</b>	<b>43</b>



En 1962, il gagne sa place dans l'effectif des Rangers lors du camp d'entraînement. À sa première saison officielle, il inscrit 31 points mais dès sa seconde saison, il inscrit 24 buts et 40 assistances pour un total de 64 points. Très vite, il devient un des joueurs favoris du Madison Square Garden.

Malheureusement, il subit des séquelles de son opération du dos. Il commence la saison 1965-66 avec une protection pour le dos mais sans succès. Il manque alors la moitié de la saison pour se faire opérer une nouvelle fois.

Il est de retour la saison suivante et inscrit 28 buts et aide les Rangers à se qualifier pour les séries pour la première fois en cinq ans.

À compter de la saison 1970-71, il retrouve son ami Jean Ratelle et les deux jouent avec Vic Hadfield sur le même trio, ils vont constituer un trio célèbre à New York que l'on identifie « GAG » (Goal A Game) ce qui signifie un but par match. La saison suivante Rod Gilbert inscrit 43 buts et 54 assistances pour un total de 97 points.

En 1976, lors de son 1000<sup>e</sup> match dans la LNH, il obtient trois points lors d'une victoire de 5 à 2 contre les Canadiens de Montréal champions en titre.

En mars 1977, quelques mois avant sa retraite, la ville de New York et les Rangers lui rendent un hommage. Le tout a commencé par une visite à l'hôtel de ville

ou le maire lui remet le « Médaillon de bronze », la plus importante décoration civile attribuée par la Ville. Le lendemain, lors d'un match entre les Rangers et les North Stars de Minnesota, il reçoit une ovation de la foule, il reçoit des plaques commémoratives et une auto. Son talent et sa personnalité attachante font de lui un héros. Les célébrations donnent la mesure de son extraordinaire popularité.

Il met fin à sa carrière au début de la saison 1977-78. Il totalise 1021 points en carrière en ayant joué 1085 matchs.

Il a remporté le trophée Bill-Masterton en 1976, prix remis par la Ligne nationale au joueur ayant démontré le plus de qualité de persévérance et d'esprit d'équipe. Le gagnant est choisi par l'Association de presse de hockey professionnel.

Il a participé au Match des étoiles à huit reprises. Il a obtenu quatre buts en six matchs pour le Canada lors de la Série du siècle de 1972 contre l'Union Soviétique.

Le chandail numéro 7 de Rodrigue Gilbert a été le premier à être retiré dans les hauteurs du Madison Square Garden, le 14 octobre 1979.

Il est admis au temple de la renommée du hockey en 1982. En 1991, il reçoit le trophée Lester Patrick pour son implication dans le hockey américain et en 2004, il est admis au temple de la renommée du Comté de Nassau qui honore l'élite des athlètes qui ont racines dans le Comté.

Il a épousé Judith Christy en 1991 lors d'une cérémonie dirigée par le maire de New York David Dinkins. Ils ont eu quatre enfants : Chantal, Justin, Holly et Brooke.

Après sa carrière, Rod Gilbert a passé 32

saisons au sein de l'organisation des Rangers et il était reconnu pour son implication dans la communauté.



Un aréna qui se trouve au 1515 Boulevard du Tricentenaire dans l'arrondissement Pointe-aux-Trembles/Rivière-des-Prairies à Montréal porte son nom. Pour l'ancien allier, chaque retour dans son ancien patelin était empreint de nostalgie. Lors d'une de ces visites, il avait déclaré : « Si ce n'était pas de mes parents, Gabriel et d'Alma, il n'y aurait pas de Rodrigue Gilbert. Les honneurs reviennent à eux totalement parce qu'ils ont fait leur marque ici. Mes parents étaient admirés de la communauté ».

Lors de son décès, le directeur du Madison Square Garden Sports Corp., Monsieur James Dolan, a déclaré : « Ce fut un des meilleurs Rangers à avoir joué pour l'organisation et l'un des plus grands ambassadeurs que le hockey a connus. Il a performé à un niveau digne du Temple de la renommée, mais il reste que c'est son amour des Rangers et de la ville de New York qui a conquis le cœur de plusieurs générations de partisans et qui lui a valu le surnom de Mr Ranger. » Le président et directeur général de l'équipe, Chris Drury, a déclaré pour sa part : « Le talent remarquable de Rod et sa joie de vivre ont laissé leur marque sur cette ville et le rendaient populaire auprès de tous. »

**On peut mentionner que Rodrigue Gilbert n'était pas seulement un joueur de hockey mais un modèle à suivre à plusieurs points de vue.**

(Source : Wikipédia, NHL.Com, Hockey le Magasin, Journal de Montréal, TVA Sport)

**Tiré de :** Michel Gilbert, Le Gilbertin, bulletin publié par l'Association des familles Gilbert  
Volume 8 numéro 2, novembre 2021

**NDLR :** Dans les années 2000, à l'émission *Zone libre* de Radio-Canada animé par Jean-François Lépine, Rodrigue Gilbert raconte sa terrifiante et à la fois fascinante expérience de mort imminente qu'il a eue lors de son accident sur la glace durant la saison 1965-1966. Vous pouvez voir le reportage à <https://www.youtube.com/watch?v=Xcgk1hwuQBs>